

Parvenu à Régina, c'est-à-dire à l'immense camp qui n'allait pas tarder à devenir Régina, le 2 avril 1883, Prudent Lapointe prit du service chez Pascal Bonneau, occupé à cette époque au nivellement des rues de la nouvelle ville. Trois mois plus tard, il arriva à Willow Bunch et succéda à son frère dans l'emploi de commis du magasin de J.-L. Légaré.

Il ne rêvait naturellement que de chasses et d'aventures. Or, quelques mois après son arrivée, on organisa à Willow Bunch une expédition de chasse au buffalo. Quatre Métis, Narcisse Lacerte, Antoine Gosselin, et les deux garçons de ce dernier composaient le personnel de la troupe, Prudent Lapointe demanda comme une faveur de prendre part à la campagne. Il fut agréé, et l'on devine son enthousiasme. Les nouvelles étaient bonnes. Cet automne-là, un parti de Métis était rentré au village avec une grosse charge de venaison. "Étant jeune", raconte P. Lapointe, dont nous analysons le récit, "je n'envisageais que le beau côté des choses. Un bon cheval coureur, un bon fusil, des provisions pour un mois furent mon équipement. Quand nous partîmes, le temps était doux comme en été. Mon frère ne put s'empêcher de m'avertir : "Tu crois, dit-il, faire un voyage de plaisir, tu verras que tout n'est pas couleur de rose." J'étais donc enchanté et je comptais voir du nouveau. J'en ai vu. Lorsque nous sortîmes, la neige n'avait point commencé à tomber, mais par précaution, nous prîmes nos voitures d'hiver, c'est-à-dire des *jumpers*, espèce de traîneaux rustiques. Nous suivîmes la direction de l'est, vers les côtes du Missouri, où nous pensions découvrir les buffalos. Le sixième jour après notre départ, le vent commença à souffler en tempête et nous dûmes nous abriter sous la tente. Nous possédions un petit poêle de tôle, mais nous avons peu de bois, car dans la plaine il est

difficile de s'en faire une grosse provision. Dans ces voyages, lorsqu'on manque de bois, il est d'usage que l'on se chauffe avec du fumier de buffalo que l'on trouve abondamment. Nous restâmes immobiles jusqu'à la fin de la tempête qui dura deux jours, après quoi nous levâmes le camp et poursuivîmes notre route. Le temps était redevenu superbe, mais la neige couvrait le sol. Au soir de la deuxième journée, vers quatre heures, nous découvrîmes, avec une longue vue, un troupeau de buffalos. Nous en comptâmes quatorze, à une distance d'environ deux milles.

“ Nos vieux compagnons tinrent conseil et décidèrent qu'ils partiraient en chasse, tandis que nous autres, les jeunes, établirions notre camp près d'un lac voisin où nous comptions trouver un peu de bois pour la nuit. Le malheur voulut que le froid augmentât et empêchât nos chasseurs de poursuivre leur plan. Ils nous revinrent avec le nez et les oreilles gelés, remettant au lendemain la chasse. Nous dûmes nous coucher de bonne heure pour économiser le chauffage. Le lendemain matin, nous fûmes éveillés par de grands coups de hache appliqués sur notre caisse à provisions, seul bois qui nous restât. Hélas! ce tapage, en nous éveillant, alarma également les buffalos qui disparurent. Quand nous eûmes déjeuné, nous nous dirigeâmes vers l'endroit où nous les avions aperçus, mais nous ne vîmes plus que leurs pistes.

“ Sans nous décourager, nous suivîmes les traces pendant des jours et des jours, jusqu'à ce que, finalement, nous dûmes confesser que l'homme ne vit pas seulement d'espoir et que la piste ne supplée pas le bouillon. Il était donc plus sage d'abandonner la partie et de nous contenter de chasser le renard, le loup des prairies et le rat musqué. Pour ma part, j'avais le pressentiment que cette dernière chasse ne serait pas plus heureuse que la première et que nous



Le géant Beupré

ferions mieux de rentrer au logis. Mais les vieux ne voulaient rien entendre. Ils en avaient vu bien d'autres. Ce que nous endurions n'était rien en comparaison de certains voyages où ils avaient été obligés de manger du loup empoisonné et de mâcher leurs mocassins. Ils n'entendaient point rentrer bredouille, ayant des familles à nourrir.

“ Nous voilà donc repartis, les uns portant des pièges, les autres, de la viande empoisonnée pour loups et renards.

“ La première semaine nous prîmes un certain nombre de rats qui suffirent à nous nourrir. Puis nos provisions se trouvant épuisées, nous n'eûmes plus que du rat. Enfin, voilà qu'arrivent les grands froids et les grosses tempêtes. La chasse se fait difficile sous l'épais tapis de neige. Nous prenons bien encore quelques rats musqués, mais pas suffisamment pour nous entretenir. Le froid, les tempêtes redoublent et nous empêchent de retrouver nos loups empoisonnés ; nous manquons de tout. Le jour du 1er de l'an 1884, nous n'eûmes, pour toute pitance, qu'un rat à partager entre cinq personnes. Croyez-moi, j'ai pensé, ce jour-là, aux tourtières de ma bonne mère.

“ N'allez pas croire, cependant, que nous nous laissions aller au découragement. Non, nous cherchions à plaisanter et à prendre les choses par leur bon côté. Un de nos camarades possédait une panse d'animal qui avait traîné par où la viande empoisonnée. On proposa de la faire cuire sur la braise, car le feu, dit-on, purifie tout. Aussitôt dit que fait. Cependant un tel mets ne m'allait guère. J'y touchai du bout des dents. Horreur ! Quel goût ! On eût dit un essuie-main. Mes amis, eux, trouvaient cela bon. Au moins, l'affirmaient-ils.

“ Le lendemain, quelqu'un fait une proposition : Nous avons empoisonné un loup, la veille. Il faut manger le loup.— Je m'objecte. Il me répond qu'on fera passer la

bête par trois bouillons et que tout danger sera écarté. Je maintiens mon objection et je gagne mon point. Le loup fut donc mangé par ses confrères ; car il est faux le proverbe qui prétend que les loups ne mangent pas les loups. Ils se mangent fort bien entre eux, comme nous faisons, nous les hommes.

“ Les jours passent, la tempête et le froid continuent, la faim aussi. Nous craignons maintenant que nos pauvres chevaux ne gèlent ; et nous sommes obligés de faire des forts de neige pour les abriter un peu du vent. Il y eut des nuits où l'ouragan fut si dur que le lendemain, nous trouvions nos bêtes presque enterrées sous la neige de notre fort.

“ Impossible de poursuivre notre chasse, nous avions trop froid, nous étions trop faibles. Le temps était venu de prendre une grande résolution. Un de nos camarades avait un poulain de deux ans qui avait suivi sa mère au départ de Willow-Bunch. Il était gras ; on décida de le manger. Ce jour-là fut un jour de fête. On fit vite bouillir la marmite et le sourire revint sur nos lèvres. Mon Dieu ! Qu'il était bon ce poulain ! Si seulement nous avions eu un peu de sel ! Si, du moins, nous avions eu du tabac à mettre dans nos pipes ! Enfin, nous étions bien contents, tout de même.

“ Notre bonheur, toutefois, ne nous empêchait pas de calculer que le poulain ne durerait pas toujours. Je faisais souvent quelques allusions timides à la nécessité du retour, et mes jeunes camarades m'appuyaient. Mais les vieux faisaient la sourde oreille. Ma conviction intime était qu'ils ne consentiraient à partir que lorsqu'il n'y aurait plus de poulain.

“ Il en fut ainsi. On partit enfin. Quinze milles avant d'arriver au village, la faim et la nuit nous forcèrent de

camper. Nous grattâmes bien fort la peau de notre malheureux poulain et nous fîmes un dernier bouillon. Le lendemain, nous étions à Willow Bunch. Notre voyage avait duré 45 jours.

“ Pour ma part de butin, j'eus un blaireau. Il me coûtait les cinq piastres de poison que j'avais emporté. Pour comble de malheur, ayant oublié dans mon *juniper* ma viande empoisonnée, voilà bien que, dans la nuit sept chiens voleurs, propriété d'un Sauvage Sioux, se précipitèrent dessus et la dévorèrent. Ils en crevèrent, comme de raison. Mon Sauvage me poursuivit en dommages; et je dus, pour l'apaiser, lui céder mon blaireau. Tout de même les gens du village furent bien contents d'être débarrassés de ces sales bêtes.

“ Quant à moi, j'étais absolument dégoûté de la chasse. Je jurai, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus; et j'ai tenu ma parole.”

CHAPITRE IV

WILLOW BUNCH ET LA RÉVOLTE DES MÉTIS

Les étroites limites d'une monographie de paroisse ne nous permettent point de raconter par le détail une révolte nationale à laquelle, de fait, nos Métis restèrent étrangers. Quelques notions générales devront suffire.

Nous savons que, après le soulèvement des Métis en 1869-70, le Gouvernement fédéral, pour avoir la paix et donner satisfaction aux justes réclamations, leur avait accordé, par "l'Acte du Manitoba", certains droits et certaines compensations, notamment l'usage de la langue française et l'octroi de lots de terre à chaque famille. Ces pauvres gens, malheureusement, n'avaient pas su, pour la plupart, garder leurs terres. Ils les avaient vendues pour un morceau de pain à des spéculateurs Ontariens qui s'étaient enrichis de leurs dépouilles. Il est difficile à une race de chasseurs nomades de se transformer du jour au lendemain en cultivateurs laborieux et économes. Un grand nombre de Métis de St-Norbert et des autres paroisses du Manitoba, après avoir aliéné leurs lots à vil prix, s'en allèrent donc chercher la liberté, loin des colons européens, dans cette partie du Nord-Ouest qui constitue notre province actuelle de la Saskatchewan. Et voici que maintenant ces mêmes colons insatiables les poursuivent dans leurs solitudes. On devine leur exaspération. Ils ne se résignent pas à vivre en mendiants là où ils avaient régné en maîtres. Ils envoyèrent au gouvernement réclamations

sur réclamations, les unes souvent très justes, comme celles relatives à l'insolence des officiers publics à leur égard; les autres plus violentes, auxquelles le Gouvernement ne daigna pas répondre un mot. Vainement les évêques et les missionnaires cherchèrent-ils à les calmer. Un moment vint où la voix de ces chefs vénérés ne fut plus écoutée, où l'on prit en méfiance ceux qu'on respectait comme des pères, où la révolte ouverte éclata.

On sait le reste. Le 18 mars 1885, Riel forma un gouvernement métis à Batoche. Il avait pour général Gabriel Dumont. Celui-ci battit le major Crozier au Lac au Canard, (26 mars.) Le 30, le Gros-Ours et ses Cris assassinèrent les blancs du Lac aux Grenouilles, parmi lesquels les Pères Marchand et Fafard. Le même jour, Poundmaker et plusieurs centaines de Sauvages investirent Battleford, capitale du Gouvernement.

Ce fut dans tout l'Ouest une alarme universelle. La panique du reste se calma bien vite. L'insurrection fut définitivement vaincue à la bataille de Batoche, dans les journées des 11, 12 et 13 mai. Louis Riel se rendit à ses vainqueurs le 16. Poundmaker se livra au général Middleton le 25. Gros-Ours fut pris le 3 juillet. Riel fut conduit à Régina où, après un procès célèbre, il fut pendu, le 16 novembre 1885. Les Métis ne se relevèrent jamais de cette malheureuse équipée qui causa définitivement leur ruine.

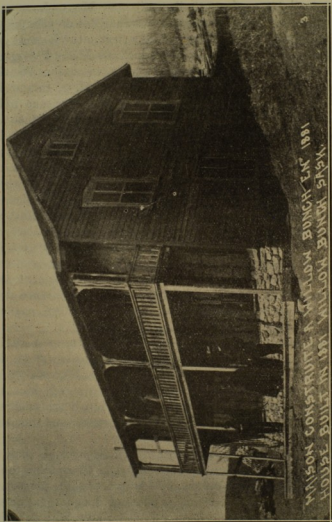
Revenons maintenant à Willow Bunch et voyons comment se conduisirent nos Métis pendant la révolte de leurs frères.

Jean-Louis Légaré, en sa qualité de grand traiteur, était toujours sur les chemins, tantôt pour la vente de ses pelleteries, tantôt avec des charrois de viande sèche ou de pemmican que le Gouvernement lui achetait pour ses réserves.

Au printemps de 1885, il partit pour Moose Jaw avec une caravane de soixante voitures chargées de pelleteries et de viande sèche. Ce convoi comportait naturellement un nombre assez respectable de conducteurs Métis. Parvenus à la Montagne Sale, ils rencontrèrent un cordon d'éclaireurs et de gardes de l'armée fédérale. Mais, comme il était connu de tout le monde, on le laissa passer sans difficultés. Quelques Métis, un peu auparavant, n'avaient pas eu la même chance et avaient dû rebrousser chemin. Il arriva donc sans encombres à la ville. Là, ce fut une autre affaire. On prit sa caravane pour un parti de guerre allant à la rescousse de leurs frères du Nord. L'émotion fut vive dans Moose Jaw. Le télégraphe joua ; on supplia le gouverneur Dewdney, de Régina, d'envoyer un détachement de soldats ; la situation était critique. Le Gouverneur manda immédiatement Légaré pour avoir des explications. Celui-ci protesta de ses bonnes intentions et du loyalisme de ses hommes. Ils faisaient simplement un voyage d'affaires, ils n'avaient aucune connaissance des troubles du Nord et ne cherchaient qu'une chose, gagner leur vie.

Dewdney, énervé, voulait que Légaré les renvoyât aussitôt chez eux, et même il voulait qu'on les séquestrât, de peur qu'ils n'allassent rejoindre les rebelles. Légaré riposta qu'il n'avait sur eux aucune autorité. " Ces gens-là, ajouta-t-il, ont besoin de travailler pour faire vivre leurs familles. Donnez-leur de l'ouvrage et je vous garantis que tout ira bien."

Le gouverneur se décida alors à les engager en qualité de gardes et d'éclaireurs, avec la consigne d'empêcher tout rebelle du Nord de s'enfuir au Montana, et toute personne du Sud de rejoindre les bandes du Nord. La chose fut ainsi réglée. Jean-Louis aurait rang d'officier au salaire de trois



Première maison en bois à Willow Bunch

piastres, sous les ordres des capitaines Gagnon et Dean, et il engagerait 45 gardes et éclaireurs parmi ses Métis, lesquels seraient montés par le gouvernement et recevraient une piastre par jour. On télégraphia à Ottawa ces conditions qui furent agréées, et de plus, sur la demande de Légaré, on promit aux hommes des graines de semences pour les accoutumer à la culture.

De retour à Willow Bunch, Légaré convoqua les Métis, leur fit connaître les événements et leur communiqua l'offre qui leur était faite. L'assemblée fut des plus orageuses. Tandis que les jeunes gens étaient disposés à accepter les propositions du gouvernement, les vieux entrèrent dans une grande colère. Ils accusèrent Légaré de les avoir vendus ; ils le menacèrent même de mort s'il arrivait malheur à ceux de leurs parents qui se trouvaient dans le Nord. Ambroise Ouellette, marchant à grands pas dans le magasin, alla jusqu'à dire qu'il tuerait le premier qui s'engagerait ; sur quoi Abraham Beauchamp répliqua : "Moi, je m'engage ; si tu veux me tuer, viens-y." Et il s'engagea. Trois autres l'imitèrent et le lendemain, le reste s'engagea secrètement. Ouellette eut le bon sens de rester coi. Légaré distribua ses gens quatre par quatre, en différents endroits. Leur principale occupation fut de s'amuser à chasser. Bien équipés, bien nourris et bien payés, ils n'eurent qu'à se féliciter d'être demeurés loyaux sujets de l'Empire.

Une des causes de l'insurrection de 1885 avait été la négligence du gouvernement fédéral à donner des *scrips* aux Métis, comme il avait fait au Manitoba. Après la guerre il eut soin de distribuer les dits *scrips* à tous les Métis nés depuis 1870, même aux enfants décédés, c'est-à-dire à leurs héritiers. Il existait deux sortes de *scrips*, les *scrips* en argent et les *scrips* en terre. Pour ces derniers, les

gens mariés recevaient 160 acres et les jeunes gens 240. L'année qui suivit l'insurrection, c'est-à-dire en 1886, le gouvernement commissionna un géomètre des Trois-Rivières du nom de Bélanger, pour procéder à l'arpentage de huit cantons ou *townships*, aux environs de Willow Bunch. Il voulait ainsi montrer sa gratitude aux Métis pour leur conduite pacifique au cours de la rébellion. Les pauvres Métis, avec leur imprévoyance habituelle, firent peu de cas de leurs *scrips*. Jean-Louis en acheta 45 au prix de \$140.00 chacun. Les prix montèrent, et vers 1900 ils valaient mille piastres.

CHAPITRE V

MGR TACHÉ AUPRÈS DU P. ST-GERMAIN

Tout le monde se rappelle la grande et noble figure de Mgr Taché. Tous ont encore en mémoire son activité, son intelligence, son dévouement pour le bien des âmes et celui de la patrie canadienne. Mgr Taché a eu un des plus longs règnes qui soient (1851-94) ; et la Providence ne lui a pas ménagé les épreuves. L'on a dit de saint François Xavier que si l'on mettait bout à bout tous ses voyages à travers les terres et les mers qu'il a sillonnées, on ferait quatre fois le tour du monde, il serait intéressant d'ajouter les courses du grand Archevêque de St-Boniface. L'année 1886 comptera parmi les plus chargées, puisqu'il a fait deux voyages dans la province de Québec et qu'il a entrepris de nombreuses visites pastorales dans son immense diocèse. Du 1er au 15 octobre, il a fait 800 milles en chemin de fer et 225 milles en voiture. Il a visité Brandon, Wapella, Crofters, Qu'Appelle, Moose-Jaw, la Montagne de Bois et Régina. Il arriva le 9 octobre à midi auprès du P. St-Germain. Grande fut la joie de la population catholique. C'était la première fois qu'elle voyait son chef spirituel. Le sacrement de confirmation n'avait pas été administré depuis 1874, alors que le Rév. P. Lestanc avait été muni des pouvoirs nécessaires.

Dans une lettre à Mgr Grandin, l'Archevêque de St-Boniface fait rapport de sa visite chez le Rév. P. St-Germain. " Quoique aussi vieux que moi et tout blanc, il se

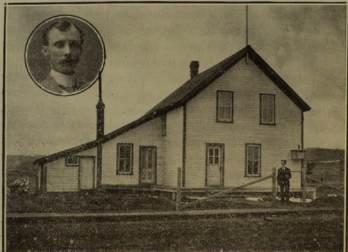
soutient et réussit à vivre par lui-même. Il y a ici une bonne grande maison dont le haut lui sert d'église. Malheureusement la sécheresse et les sauterelles n'ont pas permis au grain de pousser, et la mi-ère est grande parmi les cinquantes familles Métisses qui forment sa paroisse. Il est à 80 milles de Moose-Jaw. Sur la distance, il n'y a absolument pas un être vivant et environ 75 milles sans une branche capable de faire un manche de plume. Quelle solitude et quelles collines !

“La chapelle actuelle est à environ dix milles à l'est de l'endroit où le Père Lestanc a hiverné autrefois et sur le même bas-fond. Mais aujourd'hui il n'y a plus de buffalos ni au loin ni au près. En retour le P. St.-Germain engraisse ses habillés de soie avec de la farine. . . *O tempora ! O mores!*”

On pourrait se demander pour quelles raisons il n'y avait plus en ce moment ni arbres ni même “une branche pour faire un manche de plume”, selon l'expression de Mgr Taché, alors que deux années auparavant il y avait de grands et beaux arbres, (ormes et frênes) qui avaient servi à la construction de la chapelle existante et de la maison de Jean-Louis Légaré. La raison, nous l'avons entrevue déjà, a été la sécheresse extraordinaire qui sévit les années 1885-1886 et les feux de prairies qui, à cette occasion, prirent des proportions considérables. Ils envahirent en particulier la vallée de Willow-Bunch et détruisirent les arbres qui en faisaient l'orgueil. Bientôt il ne resta plus d'une si belle verdure, que des troncs calcinés. Pour comble de malheur, à la sécheresse s'ajouta la venue des sauterelles. Ceci n'affectait en rien les Métis qui ne faisaient aucune culture, mais il n'en était pas ainsi du Père St.-Germain qui, chaque année, cultivait un magnifique jardin potager. Les années 1885-86 furent pour lui une perte totale.

Les catholiques de Willow-Bunch ont toujours eu à l'égard du Père St-Germain un attachement et une affection qui ont grandi avec les années. Il faut dire qu'il le leur rendait bien. Nous en avons une preuve bien précise dans le rapport que Mgr Taché adressait en 1887 au Chapitre Général des RR. PP. Oblats: " La disparition des bisons n'a pas désillusionné tous les anciens chasseurs de la Prairie. Quelques-uns qui s'en sont tenus obstinément à ce genre de vie, tant qu'il a laissé une lueur d'espoir, se sont fixés à la Montagne de Bois, dernière étape sur le sol canadien, des nobles troupeaux qui le couvraient entièrement autrefois. L'excellent P. St-Germain n'a pas voulu abandonner ses Métis, pas plus que ces derniers ne voulaient consentir à sa retraite. C'est ce qui explique la présence de ce Père à la Montagne de Bois. Il est à la tête d'une population d'environ 300 âmes qui lui est dévouée et pour laquelle il se dévoue encore davantage. Son registre constate 38 baptêmes (dont 6 sauvages), 17 premières communions, 33 confirmations, 204 communions pascales et 17 sépultures. Pas besoin de dire que le P. St-Germain n'est pas gâté par les dons de la fortune. J'ai pourtant eu la consolation de constater qu'il était logé plus convenablement et plus confortablement que je ne l'aurais cru. Ce sont ses ouailles qui ont fait les frais de construction de sa demeure au-dessus de laquelle se trouve sa chapelle, dont la propriété et la convenance m'ont permis de prier avec bonheur au milieu d'un peuple recueilli. Le solitaire de la Montagne de Bois estime ses constructions à 10,000 francs, et le reste de son avoir à 4,000 francs."

Le Rév. P. Camper, Visiteur Général des Missions, dans son rapport au Chapitre Général de 1893, tient le même langage: " De Qu'Appelle dépend également la résidence de Saint-Ignace de la Montagne de Bois. Le



Le bureau du télégraphe (M. Marc-A. Noël) et
la Salle St-Jean-Baptiste

vieux Père Saint-Germain continue à y vivre dans le calme et la paix, au milieu de ses bons Métis qui l'aiment et le vénèrent. Il n'a pour tout compagnon qu'un vieil Ecossais, M. John Chisholm, actuellement à la Montagne du Tondre, espèce de frère convers qui, depuis bien des années, se dévoue pour les missions sans demander aucune rémunération. Quoique le Père ne reçoive rien ou presque rien, il ne vit pas dans la misère. Il s'est créé lui-même des ressources par son industrie. Malgré son grand âge, il franchit de temps en temps la distance qui le sépare de ses frères de Qu'Appelle pour venir au milieu d'eux jouir des douceurs de la famille et puiser un nouveau courage qui l'aide à supporter plus facilement les ennuis de l'exil. Le nombre des catholiques ne s'est guère accru.

Ce fut en 1886 que fut construite la première école de Willow-Bunch. Le Rév. P. Magnan, supérieur de la Mission de Qu'Appelle, en fait mention, dans une lettre qu'il écrit le 25 janvier 1889, au Supérieur Général des Oblats. " Ce serait ici le lieu de dire un mot de la mission de la Montagne de Bois située au sud-ouest de notre district, à environ 120 milles du centre ; mais je n'en connais guère autre chose que ce que Mgr Taché en a dit dans son rapport de 1887. Le Père St-Germain vient souvent à la mission du Sacré-Cœur, (Qu'Appelle), dont il est un des visiteurs les plus assidus. Depuis que Monseigneur a fait son rapport, un district scolaire a été organisé ; et, autant que je puis savoir, il y a de 40 à 50 enfants au moins inscrits à cette école."

Puis le P. Magnan ajoute en post-scriptum: "*Montagne de bois*", pas de nom chrétien de la mission. Nom officiel Willow-Bunch, Métis et Canadiens. Population 350 âmes."

La mission qui n'avait pas de nom chrétien en 1889 devait portant en posséder un bientôt, celui de St-Ignace,

en souvenir du collège des Jésuites où le Père St-Germain avait commencé ses études.

Comme la province de Saskatchewan n'était pas encore organisée, l'école qui fut construite à Willow-Bunch se trouva être une école catholique libre. Les contribuables se choisirent trois commissaires : J.-L. Légaré, Narcisse Lacerre et Prudent Lapointe. Ce dernier agissait en même temps comme secrétaire-trésorier.

Comme nul acte législatif ne régissait encore l'enseignement, le pauvre secrétaire-trésorier devait aller de porte en porte solliciter les contributions nécessaires à l'entretien de l'école. Il n'était pas toujours reçu par les Métis qui ne connaissaient pas encore l'utilité de l'instruction. Ce ne fut que plus tard que les résultats acquis leur ouvrirent les yeux.

Le premier instituteur fut Joseph Lapointe. Il enseigna de longues années dans la mission à la satisfaction générale.

Vers cette époque, c'est-à-dire en 1889, arrivèrent d'autres Canadiens français qui vinrent renforcer le nombre des anciens résidents.

Mentionnons en particulier J. Hébert, qui fut de longues années commis chez J.-L. Légaré et qui occupe encore aujourd'hui le magasin que ce dernier avait construit, Émilien Bourque et Julien Coderre, tous deux natifs des Trois-Rivières et qui étaient montés dans l'Ouest en même temps que feu le sénateur Benjamin Prince, de Battleford. Plus tard vinrent J. Jodoin et Octave Hallé. Ce dernier, arrivé en 1900, loua d'abord et acheta ensuite le ranch de Pascal Bonneau, père. Par son travail et son économie il s'est acquis une jolie fortune. Il vit maintenant au village dans un manoir quasi-seigneurial. M. Hallé est l'oncle de Mgr J. Hallé, Vicaire apostolique du Nord-Ontario.

Avant de poursuivre notre histoire, le temps nous semble venu de parler de l'industrie des ranches au Nord-Ouest et des Cow-Boys.

CHAPITRE VI

RANCHES ET COW-BOYS

Les temps sont arrivés où les animaux sauvages, les nobles bisons de la Prairie, chassés sans merci par des hommes imprévoyants, ont disparu. Les temps ne sont point encore venus où le Gouvernement Fédéral, fondant des provinces, appellera à coups de clairon les émigrants d'Europe, où des Compagnies comme le Pacifique Canadien entreprendront à frais énormes des travaux d'irrigation qui ouvriront à la colonisation des espaces réputés stériles à jamais. Entre ces deux époques s'intercala la période de transition, celle des *Ranches et des Cow-Boys*. Ils ont disparu à leur tour; les Cow-Boys et leurs pittoresques costumes ne se voient guère plus que sur les théâtres. Leurs exploits romanesques ne se contentent plus que dans les *Dime Novels*. Il convient donc, avant qu'ils périssent totalement, qu'on en consacre le souvenir.

* * *

Le mot *ranch* vient de l'espagnol *ranches*.

Chacun sait qu'après la découverte de l'Amérique, les Espagnols importèrent dans leurs immenses possessions des chevaux et des bœufs. Ces animaux trouvèrent une terre d'élection dans les *pampas* de l'Argentine, dans les *llanos* du Vénézuéla, dans les plaines du Mexique, du Nouveau Mexique et du Texas.

Lorsque les États-Unis s'emparèrent du Nouveau Mexique et du Texas, l'élevage de ces animaux prit une extension très rapide dans les plaines du Centre, que nos Canadiens appelaient prairies et que les Américains appelèrent du même nom.

Les *ranchers* louaient de l'État d'immenses territoires que, plus tard, ils dûrent clôturer de fils de fer; et, dans ces territoires ou ranches, ils laissaient leurs bêtes naître et croître à l'état de nature. Puis ils les vendaient aux grandes villes de l'Est, surtout à Chicago. Pour reconnaître les animaux et les empêcher de tomber en proie aux voleurs, on les marquait au fer chaud. C'est ce que les Américains appelaient *to brand*. Un temps vint où les prairies américaines et canadiennes se virent couvertes d'innombrables troupeaux semblables aux buffalos d'autrefois. Les bêtes alors se donnaient pour peu de chose, et l'élevage disparut dans l'Est où l'on ne pouvait lutter, ni pour le blé, ni pour la viande, contre les prix incroyablement bas des prairies. Aujourd'hui encore, Chicago domine le marché américain et les boucheries des grandes villes ne sont que des succursales de ces célèbres abattoirs.

Le Cow-Boy est un produit parfait du milieu et un exemple achevé de l'adaptation aux circonstances.

Quelle était sa nationalité? Il n'en avait pas; il venait de tous pays, attiré par je ne sais quel aimant. "*Ubi erit corpus congregabuntur aquilæ*". Mais, à peine arrivé, il se fondait dans le groupe au point de ne faire qu'un avec lui. On exigeait qu'il fût parfait écuyer.

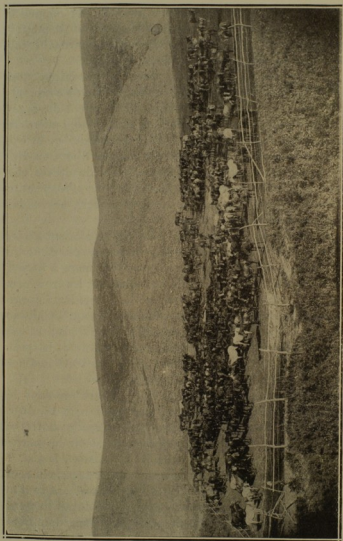
On demandait qu'il fût sans peur, sinon sans reproche. La politesse, la délicatesse, la timidité étaient autant de vertus qui n'avaient pas cours dans sa tribu. Pour dompter une bête revêche et faire étalage de bravoure, il risquait volontiers la mort. Il devait savoir tirer et manier le lasso

excellamment. C'était un sport pour lui de couper le cigare d'un camarade d'un coup de revolver. Il mettait son orgueil à posséder un beau cheval bien harnaché, une bonne carabine moderne, un revolver de luxe.

Son costume pittoresque est devenu légendaire : mouchoir de soie servant de col, chapeau Stetson de cinquante piastres, manchettes et gants de cuir finement ouvragés, éperons de vingt-cinq dollars, fouet et lasso de lanières de cuir tressées par lui-même. Natter les cordes et le cuir était un de ses talents. L'attirail complet d'un Cow-Boy était estimé à trois cents dollars. La bride de ses chevaux, nattée également, valait souvent jusqu'à soixante-quinze piastres, et le mors argenté ou nickelé, se vendait jusqu'à quinze dollars.

Les Cow-Boys vivaient sous la tente. Ils allaient parfois chercher leurs provisions à des distances énormes qui exigeaient plusieurs jours de voyage. De mars à décembre, ils travaillaient sans relâche, réunissant les troupeaux dans des *corrals* (clôtures) pour les compter, les marquer et les conduire à la station prochaine et jusqu'à Chicago. On devine leur effort lorsqu'on réfléchit qu'il s'agissait de milliers de bêtes sauvages et indomptées. Durant la saison d'hiver, les animaux étaient abandonnés à leurs instincts et leurs gardiens prenaient des vacances.

Ces derniers faisaient alors leur apparition dans les villages et les villes frontières, par bandes de 10, 15 et 25 individus. Ils étaient les bienvenus dans les hôtels où ils entraient les poches pleines pour en sortir les poches vides. Alors le fracas commençait, la boisson, le jeu, le bruit, tirant des coups de feu à tort et à travers, chassant les gens de la maison, l'hôtelier lui-même, mettant tout au pillage. La fête durait aussi longtemps que durait l'argent. Ils payaient d'ailleurs amplement pour tout dommage, en partant.



Ranch de chevaux appartenant à Jean-Ls. Légaré

Les Cow-Boys étaient gens robustes et d'une santé à toute épreuve, capables de rester à cheval quatorze ou quinze heures par jour à tous les temps, contents d'un sommeil de quatre heures. Lors d'une crise, tempête de neige, danger des Indiens, querelle, etc., tout le monde restait sur pied.

Ces hommes violents s'aimaient entre eux. Chaque équipe se protégeait envers et contre tous.

Les différends avec les gens du dehors se réglèrent au revolver ; et si quelqu'un restait sur le carreau, on l'enterrait sans plus tarder. Dans le bon vieux temps les choses en restaient là. Lorsque la civilisation fit son apparition dans les Prairies, elle apporta son attirail de légalité : enquête, citation, plaidoyers, sentences. Les résultats n'en furent guère modifiés et les condamnations restèrent une rare exception.

Les Cow-Boys naturellement n'avaient point de famille. Il était d'usage que chacun d'eux gardât une dizaine de poneys (petits chevaux des prairies très rustiques) à sa disposition et qu'il changeât, trois fois le jour, de monture.

* * *

Le grand ennemi des ranches était le feu ; et les incendies étaient fréquents dans ces plaines immenses où rien ne faisait obstacle, où le vent soufflait en tempête comme sur l'océan. A l'époque des sécheresses, lorsque l'herbe drue commençait à jaunir, la moindre imprudence, une allumette jetée, un foyer de campement mal éteint suffisaient pour produire une conflagration. L'incendie parfois se développait sur un front de trente à cinquante milles, provoquant un courant d'air de quinze ou vingt milles à l'heure. C'était une catastrophe.

Les gens écartelaient un animal et le faisaient traîner par quatre chevaux sur le front du feu, pour abattre l'herbe et faire tomber la flamme. C'était le meilleur remède et la meilleure protection.

Après le feu, venait naturellement la famine, car le foin, pour repousser, attendait naturellement les grandes pluies.

Un autre ennemi des ranches, plus rare heureusement, mais plus redoutable encore, était la neige. Les chevaux grattaient la neige et trouvaient l'herbe. Mais les animaux, eux, n'ayant pas cet instinct, lorsque les neiges étaient trop abondantes et les froids trop rigoureux, périssaient de faim et de froid.

Le commerce des animaux avait encore d'autres ennemis, les voleurs. Les voleurs de chevaux pullulaient dans les plaines. Pour protéger nos Métis contre leurs incursions, la Police Montée stationna, en 1886, à Willow-Bunch, un détachement sous les ordres du sergent Martin. Ce n'était certes pas sans besoin.

En 1884, Elzéar Bottineau s'était fait voler 75 chevaux ; M. Poitras, 100. En 1886, Joseph Lapointe s'était vu enlever tous ses chevaux par les sauvages américains. S'étant heureusement aperçu du vol assez tôt, il avait dépêché après les ravisseurs un vieux Métis, Narcisse Lacerte, cavalier expert à suivre les pistes, qui les avait retracés jusqu'à la Rivière aux Trembles, à 115 milles de distance, dans le Montana. Plainte fut portée devant l'Agent de la Réserve ; le troupeau fut restitué ; mais l'agent exigea un paiement de cinq piastres par tête de cheval pour son trouble.

C'était en réalité le vol organisé, et les agents étaient complices des brigands. Ces derniers n'étaient jamais inquiétés par la police et ils jouissaient le plus souvent en paix du fruit de leurs *raids*.

Les Sauvâges d'ailleurs n'étaient pas les seuls à piller. Beaucoup de blancs les imitaient et désolaient la Prairie.

Finalement, les éleveurs du Montana, exaspérés par les lourdes pertes qu'ils subissaient, sans pouvoir trouver protection, résolurent de se protéger eux-mêmes. Cette même année 1886, ils formèrent donc un *Comité de Vigilance*, lequel Comité engagea un certain nombre de Cow-Boys honnêtes et énergiques qu'il chargea d'organiser une police effective dans les ranches. Les *Vigilants* procédèrent par procès sommaire. Chaque individu capturé était jugé. S'il était trouvé coupable, on le pendait à l'arbre voisin, après lui avoir laissé quelques minutes pour faire son acte de contrition.

Le parcours des Vigilants était de 600 milles, depuis les Montagnes Rocheuses, jusqu'au North-Dakota, par le bassin du Missouri et de la Rivière au Lait. On pendit cette année une centaine de voleurs. C'était un spectacle effroyable que ces cadavres tournant au vent sous les grands arbres, sur les rives du Missouri. Un Canadien-français, nommé Lepage, voleur insigne, fut un jour capturé par les Vigilants. Ceux-ci lui promirent la vie sauve s'il dénonçait ses complices; il consentit de bonne grâce. Puis un beau jour, profitant d'une occasion propice, il s'esquiva. Mal lui en prit. Quelques semaines plus tard, s'étant rencontré dans une bourgade, non loin de Medicine Hat, avec les Vigilants, il fut reconnu et fusillé sans merci.

* * *

Ce fut en 1884 que les animaux domestiques firent leur apparition à Willow-Bunch. Jean-Louis, ayant conduit cent chevaux au Manitoba, reçut en échange 45 bêtes à cornes. Il les installa sur un terrain occupé aujourd'hui par

Zacharie Chartrand. Trois ans plus tard, une grosse compagnie se forma dans le but de créer un ranch considérable. Elle comptait parmi ses actionnaires : l'hon. J.-A. Chapleau, le Dr Lachapelle, MM. Labelle, Dufresne, Mongenais, Globensky. Elle loua 36 townships dans lesquels elle plaça 80 vaches, sous la direction de M. Bellefeuille. L'affaire fut loin d'être un succès. Cinq ans plus tard, il fallut liquider. Jean-Louis, l'esprit ouvert à toutes les initiatives, avait été plus heureux. Le petit ranch établi en 1884 avait progressé. En 1887, il quittait le terrain de Z. Chartrand et la Coulée du Lièvre qu'il avait occupés successivement pour prendre possession d'un terrain vague situé entre Vice-Roy et Verwood actuels. Il ferma de broche barbelée un enclos d'une circonférence de 19 milles.

En 1890, au cours d'un voyage au Montana, d'une durée de plusieurs mois et semé de péripéties émouvantes, Prudent Lapointe, accompagné de François Lafournaise et de Johnny Chartrand, ramena quelques centaines de chevaux. Au printemps suivant, Légaré fit un nouveau voyage au Manitoba et en troqua une partie pour des vaches à lait. Il songeait depuis quelques années à l'établissement, pour le bien de la colonie, d'une industrie nouvelle, l'industrie laitière. Elle commençait alors à faire la prospérité de la province de Québec. Légaré construisit une fromagerie, et en bon père de famille, il distribua autant de vaches qu'on se chargeait d'en traire. Cette industrie malheureusement ne devait pas durer. L'hiver 1893-94 fut très rigoureux, la neige devint abondante et Légaré perdit 350 vaches à lait.

Croyant que l'élevage des chevaux comporterait moins d'aléas, il prit le parti de se livrer à cette dernière industrie. Il vendit donc à Pascal Bonneau, fils, et à Sinton & Balderton, le reste de son troupeau, soit 1,125 têtes de

bétail, et partit pour Malta, E.-U., où il acheta 2,100 chevaux. Ce fut une rude besogne que de les conduire à Willow-Bunch. Dix-neuf cavaliers furent employés à ce travail. Les droits de douanes s'élevèrent à \$6,000.00. Quelques années plus tard (1894) l'un des Canadiens récemment arrivés, Julien Coderre, inaugura une industrie nouvelle, l'élevage des moutons. A l'époque, les Métis, entraînés par l'exemple, possédaient tous leur petit troupeau et parvenaient à gagner leur " chaumine enfumée ". Le métier leur plaisait, ils n'avaient qu'à monter à cheval, et à surveiller leurs bêtes. C'est ainsi que peu à peu nos gens changeaient de condition. De chasseurs, ils devenaient éleveurs en attendant de devenir cultivateurs.

LIVRE QUATRIÈME

LA PAROISSE

(1893-1922)

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIERS CURÉS

(1893-1905)

Au moment où le Rév. Père Camper, Vicaire des Missions, faisait son rapport au Chapitre Général, (1893), le Rév. Père St-Germain était à la veille d'abandonner son poste. A la suite d'un accident qui faillit lui coûter la vie, au cours duquel le Père passa une nuit entière couché dans la neige en tenant son cheval par la bride, ses supérieurs comprirent qu'il était imprudent de laisser un vieillard seul, à plus de cent cinquante milles de tout confrère. Ils avaient résolu de le rappeler.

Le successeur du P. St-Germain fut un prêtre séculier français, l'abbé Albert Leuret. Le premier acte de baptême qu'il fit, porte la date du 25 décembre, 1893.

M. l'abbé Leuret ne fit, pour ainsi dire, que passer à Willow-Bunch. Son dernier acte est daté du 31 mars 1896. Durant ce laps de temps, eurent lieu deux événements qui méritent d'être signalés. Le premier fut l'ouverture d'un